

Jean-Pierre Benard

Jouissance et pulsion de mort

Le concept même de pulsion de mort, en tant qu'il réaliserait la capture d'un processus psychique fondamental apparaît dans l'œuvre de Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, en 1920. On sait que ce concept a soulevé et soulève encore difficultés et oppositions. Lacan en disait d'ailleurs ceci en 1961 dans le séminaire *L'Identification* :

" C'est pour Freud, nettement articulé, un principe qui enveloppe tout le détour de la vie, laquelle vie, lequel détour ne trouvent leur sens qu'à le rejoindre. Pour dire le mot, ce n'est pas sans motif de scandale que certains s'en éloignent, car nous voilà bien sans doute retournés, revenus, malgré tous les principes positivistes c'est vrai, à la plus absurde extrapolation à proprement parler métaphysique, et au mépris de toutes les règles acquises de la prudence. "

L'extrapolation freudienne s'établit à partir du fait qu'il existe des phénomènes qui excèdent la domination du principe de plaisir. A ce moment là, de l'élaboration freudienne, le principe de plaisir est un principe qui suppose que toute augmentation de tension dans l'organisme est source de déplaisir, à quoi répondrait puissamment le principe de plaisir en rétablissant à chaque fois le niveau de plus basse tension. C'est cette détente, cette décharge qui serait source de plaisir. Mais Freud constate l'existence, dans les rêves de certaines personnes, de retour répétitifs d'éléments d'événements anciens douloureux que le principe de plaisir ne parvient pas à éliminer. A partir de là il conçoit l'idée qu'il existe dans l'organisme une tendance au retour à un état antérieur. Il s'appuiera en particulier sur la migration des animaux vers des sites occupés primitivement, pour en déduire une sorte d'aspiration de l'organique à retourner à son état premier : *l'inanimé*, sous l'effet donc d'une

pulsion de mort. Lacan en fait le commentaire suivant en 1955 dans le séminaire *Le moi dans la théorie de Freud* :

" Il y a quelque chose qui est distinct du principe du plaisir et qui tend à ramener tout l'animé à l'inanimé — c'est ainsi que Freud s'exprime. Que veut-il dire par là? Qu'est-ce qui le force à penser à ça? Ce n'est pas la mort des êtres vivants. C'est le vécu humain, l'échange humain, l'inter-subjectivité. Il y a quelque chose dans ce qu'il observe de l'homme qui le contraint à sortir des limites de la vie. Il y a sans doute un principe qui ramène la libido à la mort, mais il ne l'y ramène pas n'importe comment. S'il l'y ramenait par les voies les plus courtes, le problème serait résolu. Mais il ne l'y ramène que par les voies de la vie, justement. "

Cet éclairage reprend par ailleurs, la même ambiguïté que celle qui est présente dans le texte de Freud, et que Lacan pointera en 1971 dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* :

" Le monde dit inanimé n'est pas la mort. La mort est un point, est désignée comme un point terme, comme un point terme de quoi? de la jouissance de la vie. " Notons qu'ici, il s'agit plus de la pulsion de mort comme visant un retour à quoi que ce soit, mais d'un point de visée de la vie elle-même, prise sous le joug de la jouissance.

Mais ce n'est pas seulement la pulsion de mort qui se présente comme une extrapolation freudienne, puisque le principe de plaisir lui-même fait figure d'une sorte d'extrapolation, d'application à l'organique d'un principe qui vient de la thermodynamique : le principe de constance, de retour à l'équilibre, dont il se servira pour en faire un principe biologique d'homéostasie gouvernant en partie l'appareil psychique.

Il n'y a donc, a priori rien, dans ce qu'avance Freud au sujet de la pulsion de mort qui nécessiterait pour le suivre autre chose qu'un acte de foi. C'est ce à quoi renvoie le terme utilisé par Lacan de métaphysique. Freud

nous proposerait ainsi de le suivre dans cette voie où la vie dont on ne sait pas ce qu'elle est, se trouverait prise dans une définition qui la coince entre les deux extrêmes d'un dualisme absolu : pulsion de vie – pulsion de mort, et qui trouverait sa raison dans une évolution biologique parfaitement hypothétique.

Freud nous présente donc l'humain comme soumis à des pressions qui lui viennent des temps les plus anciens de l'évolution, antérieures même à l'apparition de ce qu'on appelle le monde animal. En poussant à peine les choses, on pourrait en conclure que la pulsion de mort est identifiable à une sorte d'idéal minéral, dont le biologique, l'organique aurait gardé la mémoire.

Que signifie donc, chez Freud, la notion de processus psychiques (ou animiques comme il est dit dans certaine traduction) ? En 1933, il répond à Einstein au sujet d'une question posée par la Société Des Nations à des hommes éminents : *Pourquoi la guerre ?*, et il dit ceci : " *on ne s'est pas encore familiarisé avec la représentation selon laquelle le développement culturel est bien un tel processus organique. Les modifications psychiques qui vont de pair avec le processus culturel sont évidentes et dénuées de toute ambiguïté. Elles consistent en un déplacement progressif des buts pulsionnels et en une limitation des motions pulsionnelles. Des sensations qui, pour nos lointains ancêtres, étaient source de plaisir sont devenues pour nous indifférentes ou même insupportables; il y a des fondements organiques aux changements de nos canons éthiques et esthétiques. [...] les positions psychiques que le processus culturel [donc organique] nous impose se voient opposer par la guerre un démenti des plus criants; c'est pourquoi nous devons nous révolter contre elle, nous ne la tolérons tout simplement plus, ce n'est pas seulement un refus intellectuel et affectif, c'est chez nous autres pacifistes une intolérance constitutive, une idiosyncrasie amplifiée pour ainsi dire à l'extrême*". Nous n'irons pas plus loin dans les méandres de la pensée Freudienne quant à sa conception de l'organique.

Malgré son caractère profondément hypothétique, Lacan n'abandonnera jamais le concept de pulsion de mort, dont il fera encore mention en 1977 dans le séminaire *Le moment de conclure* : " *La science est liée à ce qu'on appelle spécialement pulsion de mort*". Pourquoi cette constance lacanienne? Nous pouvons avancer à cela plusieurs raisons. La première

tient à cette sorte de crédit que Lacan faisait à Freud de savoir de quoi il parlait, quand bien même il le dirai sous une forme à mettre au compte de ce que Lacan nomme le mythe freudien. Pour Lacan, Freud avait sa petite idée, et il cherchera à savoir avec quoi celui là se la forgeait. Deuxièmement il paraît difficile d'évacuer purement et simplement une question concernant la mort, dont le paradoxe tient pour Lacan à ce qu'on en peut rien dire, mais que dans le même temps elle semble constituer une sorte de savoir énigmatique au principe même d'un certain nombre de nos difficultés. Il dira par exemple en 1955 dans le séminaire *Le moi dans la théorie de Freud* :

" *La vie n'est prise dans le symbolique que morcelée, décomposée. L'être humain lui-même est en partie hors de la vie, il participe à l'instinct de mort*". Mais surtout Lacan va trouver dans *Au-delà du principe de plaisir* ce qui va lui permettre d'exploiter le concept de pulsion de mort, d'en renouveler la portée, tout en conservant la même appellation. Ce qu'il va trouver ce sont essentiellement le " fort-da ", la répétition et la jouissance. Ces points constituent pour lui ce qui va lui permettre d'intégrer ce concept dans sa théorie, en le saisissant par le bout du langage. Il dira ainsi en 1954 dans le séminaire sur les *Écrits techniques de Freud* :

" *Ce jeu de la bobine s'accompagne d'une vocalisation qui est caractéristique de ce qui est le fondement même du langage du point de vue des linguistes, et qui seul permet de saisir le problème de la langue, à savoir une opposition simple*". Quant à la répétition, Lacan l'aura toujours articulée comme répétition signifiante. Pour que la notion de cycle ou d'alternance puisse être posée par le parlêtre dans la nature, sous la forme des cycles solaires ou lunaires par exemple, il aura d'abord fallu qu'il puisse le faire sous l'effet d'un ordre symbolique dont il est porteur en tant qu'inscrit dans le langage. Mais la répétition à l'œuvre dans ce qu'avance Freud engage ce phénomène de répétition vers un horizon très particulier. Lacan le reprend de la façon suivante en 1969 dans *L'envers de la psychanalyse* :

" *Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance, terme désigné en propre. C'est pour autant qu'il y a recherche de la jouissance en tant que répétition, que se produit ceci, qui est en jeu dans le pas du franchissement freudien — ce qui nous intéresse en tant que répétition, et qui s'inscrit d'une dialectique de la jouissance, est proprement ce qui va contre la vie*".

et quelques lignes plus loin : *" Il suffit de partir du principe du plaisir, qui n'est rien que le principe de moindre tension, de la tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste. Cela démontre qu'en soi-même, la jouissance le déborde, et que ce que le principe du plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance. "*

L'opération lacanienne sur le texte freudien aura donc conduit à substituer, à ce que Freud considère comme de l'organique, les effets sur l'humain de son inscription dans le langage. Disons schématiquement que Lacan aura substitué au biologique freudien, l'organe langage pour tenter de trouver en celui-ci les ressorts de ce qui tend à conduire l'homme à sa perte, *" retour à l'inanimé. L'inanimé. Point d'horizon, point idéal, point hors de l'épure, mais dont le sens à l'analyse structurale s'indique. Il s'indique parfaitement de ce qu'il en est de la jouissance. "*

A l'occasion de cette substitution on voit que le concept de **jouissance** vient strictement à la place de ce que Freud nomme précisément **pulsion de mort**.

Néanmoins le rapport de Lacan à Freud n'est pas si simple car si dans *Au-delà du principe de plaisir*, ce principe est un principe de moindre tension, Freud va faire évoluer considérablement la portée de son concept en 1924 avec ses considérations sur le masochisme :

" Il n'est pas douteux qu'il existe des tensions s'accompagnant de plaisir et des détentes déplaisantes. L'état d'excitation sexuelle est l'exemple le plus frappant d'une augmentation d'excitation qui s'accompagne ainsi de plaisir. ", de même du plaisir peut être produit à l'occasion de la réalisation de ces fantasmes : *" être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, fouetté, maltraité d'une façon ou d'une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé "*. Dans ces fantasmes masochistes *" on découvre facilement qu'ils placent la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher. "*

Laissons de côté l'idée que Freud se fait de la condition féminine, pour voir, ainsi qu'il le souligne lui-même, qu'il cesse de référer le principe de plaisir à un principe de moindre tension dans son rapport à du quantitatif placé sur un plan énergétique, pour ancrer maintenant son concept de principe de plaisir sur un plan purement qualitatif en rapport avec la notion de plaisir prise dans le champ des satisfactions,

quand bien même il s'accompagnerait d'augmentation de tension ou de douleur. La finalité du principe de plaisir va s'en trouver déplacée : *" La conclusion de ces considérations, c'est qu'on ne peut se dispenser de désigner le principe de plaisir comme gardien de la vie "*. Freud s'est engagé dans une voie dualiste telle qu'elle s'exprime en 1923 dans *Le moi et le ça*, où il va faire correspondre ce qu'il observe cliniquement de l'amour et de la haine avec ses deux variétés d'instincts : l'instinct de vie et l'instinct de mort. C'est avec ce dualisme complexe qu'il rendra compte d'une part de l'ambivalence et d'autre part de la possibilité de transformation de l'un en l'autre.

Il est certain que Lacan a lu les écrits de Freud qui succèdent à *l'Au-delà du principe de plaisir*, et qui témoignent d'un changement d'orientation. Pourtant en 1971 dans *Le savoir du psychanalyste*, il continuera encore à ne considérer le principe de plaisir que comme un principe de moindre tension :

" Le principe du plaisir est une référence de la morale antique; dans la morale antique, le plaisir, qui consiste précisément à en faire le moins possible, otium cum dignitate, c'est une ascèse dont on peut dire qu'elle rejoint celle des pourceaux, mais ce n'est pas du tout dans le sens où l'on l'entend. Le mot pourceau ne signifiait pas, dans l'Antiquité, être cochon, ça voulait dire que ça confinait à la sagesse de l'animal. "

On peut d'une part avancer que Lacan tenait à ce concept, non pas tant au niveau du principe de plaisir lui-même, que de son *au-delà* introduit par Freud avec la répétition à laquelle Lacan tient tant. Mais peut-être aussi parce que, s'engager à la suite de Freud dans sa nouvelle orientation, l'eut amener à céder sur cette question hautement subversive de la jouissance. Car l'opération freudienne aboutit finalement à rabattre sa pulsion mort sur une banale opposition amour – haine, avec laquelle se perd cette opaque tendance à l'annihilation, recouverte maintenant par la notion d'ambivalence.

En effet si on suit Freud dans sa nouvelle orientation, disons hédoniste du principe de plaisir, on voit que l'*au-delà*, introduit précédemment ne tient plus. Car s'il introduit le masochisme dans le principe de plaisir bien qu'il comporte une augmentation de tension sous la forme d'une douleur, on ne voit plus bien en quoi la répétition de traumatismes anciens, qui eux aussi sont douloureux, devraient venir s'inscrire comme un *au-delà* du principe de plaisir. Plus rien n'interdirait de les considérer

rien n'interdirait de les considérer comme un produit d'une sorte de masochisme primaire par exemple.

Peut-être est-ce en ce point que nous pouvons repérer un certain étonnement de Lacan en 1971 :

"...il est étonnant que Freud, avec le chemin qu'il avait déjà frayé, n'ait pas cru devoir le pointer purement et simplement. La jouissance qui est vraiment dans l'ordre de l'érotologie à la portée de n'importe qui — il est vrai qu'à cette époque les publications du marquis de Sade étaient moins répandues — c'est bien pourquoi j'ai cru devoir, histoire de prendre date, marquer quelque part dans mes *Ecrits* la relation de Kant avec Sade. Si, à procéder ainsi pourtant, je pense tout de même qu'il y a une réponse, il n'est pas forcé que pour lui, plus que pour aucun d'entre nous, il ait su tout ce qu'il disait. Mais, au lieu de raconter des bagatelles autour de l'instinct de mort primitif, venu de l'extérieur ou venu de l'intérieur ou se retournant de l'extérieur sur l'intérieur et engendrant sur le tard, enfin se rejetant sur l'agressivité et la bagarre, on aurait peut-être pu lire ceci, dans l'instinct de mort de Freud, qui porte peut-être à dire que le seul acte, somme toute, s'il y en a un qui serait un acte achevé — entendez bien que je parle comme l'année dernière je parlai, d'un discours qui ne serait pas du semblant, dans un cas comme dans l'autre, il n'y en a pas ni de discours ni d'acte tel — cela donc serait, s'il pouvait être, le suicide. "

On pourrait dire, que par rapport à la pulsion de mort, Freud considère la répétition comme un témoignage de la présence d'une pulsion de mort dans l'appareil psychique, dont un de ses avatars est la haine ; alors que pour Lacan, avec la répétition en tant que processus propre à l'être parlant, la pulsion de mort est un effet même du langage dans son lien structurel avec la jouissance selon une pente mortelle.

Curieusement c'est avec la question des perversions qu'une divergence apparaît. Freud affadi quelque peu son concept avec ses remarques sur le masochisme, alors que Lacan prendra appui du discours sadien pour montrer comment se dévoile dans le scénario mis en scène par Sade cet horizon de la pulsion de mort, de la jouissance, sous la forme de la seconde mort. On ne trouve pas chez Lacan une opposition duelle entre pulsion de vie et pulsion de mort, mais plutôt l'exposé d'un mouvement général de l'être parlant vers la jouissance ;

mouvement marqué par une limite, un point de rebroussement, qu'il identifie au principe de plaisir, et dont le franchissement entraîne les plus graves conséquences.

En 1959, dans le séminaire sur l'*Ethique de la psychanalyse*,

Lacan va nous proposer d'étudier avec lui la pièce de Sophocle : *Antigone*, écrite 441 avant notre ère. Si le terme de pulsion de mort reste présent dans le discours lacanien, il convient de noter qu'il vise à cerner ce que Lacan nomme : " le redoutable centre d'aspiration du désir " (p 288). Redoutable, à ce moment là du procès lacanien, parce que dans son rapport avec la notion de pulsion de mort ce qui est visé dans la radicalité du désir est bel et bien la mort.

L'affaire pourrait sembler ainsi être entendue : évitons donc d'aller dans cette zone obscure du désir, dans son voisinage avec l'aspiration à sa propre disparition. Mais ce n'est pas là que nous entraîne Lacan. Avec *Antigone* il va nous amener vers ce qu'il appelle la deuxième frontière, celle du beau ; frontière qui nous sépare de cet au-delà où le désir nous porte. L'essence de la tragédie, nous dit-il, consiste en la réalisation de la catharsis, de la purgation, de certaines passions, et parmi celles-ci : la pitié et la crainte. Ce sont ces deux passions qui nous retiennent dans un en-deçà où le désir nous appelle. Le miracle que réaliserait la tragédie se situe en ce point où *Antigone* dans le moment même où elle va entrer dans le tombeau de sa condamnation, émet une lamentation, un ultime gémississement qui désignent tout ce que comme femme elle n'aura pas accompli. Mais sans doute apparaît-elle alors belle de son iméros élargés, de son désir visible, dans la non renonciation à ce à quoi elle est destinée. Et devant cette splendeur, le chœur est censé fondre, oublier, dans une identification imaginaire à ce semblable, sa pitié et sa crainte, pour pouvoir, dans l'apaisement qui s'en suit de ces passions purgées, suivre l'inflexible jusqu'au bout de son destin de " victime si terriblement volontaire " (p. 290)

C'est sur ce chemin que Lacan nous invite à la suivre et à le suivre pour nous faire d'une manière quelque peu étonnante cette proposition finale :

" Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir. " (p. 368)

Étonnante si on se souvient que Lacan avait énoncé précédemment : " *Mais Antigone mène*

jusqu'à la limite l'accomplissement de ce que l'on peut appeler le désir pur, le pur et simple désir de mort comme tel. Ce désir, elle l'incarne". (p. 329).

Mais sans doute ne doit-on pas oublier cette mention : " *au moins dans la cure analytique* ". Ce qui semble laisser entendre qu'il ne s'agit pas pour chacun de se laisser porter par cette chose désir vers son horizon d'annihilation, de

mort supposée nirvanique, mais de garder présent à l'esprit que le symptôme se présente comme la douleur de ne pouvoir atteindre à cette fin. Ce qui s'y oppose prendra le nom d'impossible, autre manière de dire la castration ; limite, dite par Freud Principe de plaisir, sur lequel bute la répétition dans son aspiration vers une impossible jouissance.